

La plupart des gens s'ennuient...

La plupart des gens s'ennuient parce qu'ils vivent en regardant par terre, ou à la hauteur de leurs yeux. Les gens qui regardent par terre trouvent quelquefois des sous et les ramassent. Horrible destin. Les gens qui regardent à la hauteur de leurs yeux voient, dans les vitrines, des bocaux et des pantoufles, et que l'on parle espagnol. Ils voient la caisse et la caissière. Ils voient les sujets de pendule, les étagères et les breloques des portraits. Ils voient la destination des autobus, les classes des trains et les fûts des réverbères. Et ils sont toujours trop aveugles pour discerner dans les bocaux le mystère des liquides et des poudres, dans les pantoufles le pied de Cendrillon, dans l'annonce d'un langage, tout un chaud pays inconnu, qui

sent le romantisme, le chocolat, le bûcher et l'œillet. Ils voient la caisse, mais non la danse des nombres aux petits pieds exacts ; la caissière, mais non ses rêves d'amour ou ses peines de cœur. Derrière la pendule, ils ignorent le temps qui fait la roue. Devant le sujet raté, la bayadère aux pantalons de bronze, ou la femme de marin, une main sur les yeux, escomptant que, par la porte du salon, le marin tout à coup pourrait bien entrer, ils ne comprennent pas le déchirant effort d'évasion et d'embellissement qui dort au fond de toute maladresse humaine.

L'étagère est là. Soupçonnent-ils qu'elle est la ménagère version de l'échelle de Jacob, degrés suspendus dans le vide et sur quoi vont et viennent, la nuit, des objets qui vivent en dehors de nous. La breloque du portrait leur cache le portrait lui-même, ce mort retenu par un pied.

Ils ne voient pas que les autobus vont toujours plus loin que le terminus puisque tous ceux qu'ils portent prolongent le trajet, que les numéros des classes sont fictifs puisque les individus ne sont jamais classés selon leur avenir, et que le fût du réverbère n'est qu'un prétexte pour son sommet.

Mais, en vérité, seuls sur terre ne s'en-
nuient jamais les gens qui regardent en l'air,
les amis des tours et des oiseaux, des cimes,
des toits, et des nuages ; les amis des flèches
et des fumées, des cheminées, des coqs, des
croix et des girouettes. Ils trébuchent en
marchant, et cependant ce sont eux les vrais
voyageurs. Le vent emplit leurs mains de
hannetons et de feuilles. L'espace décolore
leurs yeux. Ils n'ont pas d'âge, puisqu'ils ne
savent jamais à quel moment ils marchent
vers les cimetières, et quand ces astrologues
tombent dans les puits Dieu permet qu'ils y
retrouvent encore le ciel.

*On est bien forcé en décembre
de penser à Dickens...*

On est bien forcé en décembre de penser à Dickens, puisqu'il n'est pas un nom d'écrivain français qui soit associé à la beauté et au mystère de Noël. Notre intelligence a tout découvert, sauf la légende, qui nous est aussi étrangère que le vol plané à une carpe. Or, la légende, qu'est-ce, sinon une ligne qui, partie d'une vérité, revient à cette vérité après avoir fait le tour du ciel? De ces circuits aériens nous n'avons que faire; nous préférons les traditions. Elles cheminent sur des routes pavées de bonnes intentions. Avec les légendes, tout est à craindre, à commencer par la foi. Avec les traditions, rien à redouter. C'est du solide, du tout fait, de la haute confection. Noël, chez nous, c'est le manteau d'astrakan des vieilles dames. Un placement.

Un meuble. Seulement, il ne faut pas trop secouer à cause des mites.

Notre tradition à nous comporte deux séries : une pour les pauvres, une pour les riches. Les gens pauvres vont à la messe, parce que croire en Dieu est le dernier luxe qui échappe encore à une taxe. Les gens riches vont au restaurant pour consommer des choses noires, car on mange beaucoup de noir à Noël. L'accès du boudin aux tables coûteuses n'a pas d'autre explication, ce soir-là. Il est noir, noir comme Balthazar, comme le caviar, comme les truffes et comme l'esprit des convives quand l'aube point.

Et pendant que les parents prient ou mangent, les enfants imaginatifs inventent tout éveillés leurs futurs souvenirs des soirs de Noël, et les autres enfants rêvent de Meccanos.

Cependant, disséminés parmi la foule, ne se connaissant pas, et se reconnaissant, errent, quels qu'ils soient, ceux qu'anime l'esprit même de Noël.

Comme Dickens, ils ont senti, compris, aimé, rêvé, inventé Noël. Leurs vêtements, comme ceux de Dickens, fleurent le houx, la neige et les épices. Leur cœur est un arbre

enflammé. Ils savent le chant de la bûche qui brûle, chevelue d'or comme Jason. Ils savent la douceur de l'âtre devant lequel sont assis pour jamais, la main dans la main, Olivier Twist et Nell. Ils entendent dans le ciel gelé éclater les étoiles, et s'ouvrir les cloches, et fleurir le chant des enfants. Ils pardonnent à Croogge, écoutent le grillon, rient avec Pickwick et caressent les cheveux de Dora.

Évadés d'un monde qui les répudie, car ils ne savent pas se conformer à ses lois quotidiennes, leur domaine est celui des êtres imaginaires, leur véritable maison est la crèche brune sucrée de givre qu'on vend dans les magasins pour trois francs.

Leur place est entre l'âne et le bœuf puisqu'ils sont, cela va de soi, membres de l'A. A. Et ils trouvent tout naturel que leur Dieu soit né sur la paille, puisque c'est sur la paille qu'ils mourront.

Entre autres objets et livres...

Entre autres objets et livres du XIX^e siècle, Colette possède une délicate merveille de grâce et d'imbécillité : un keepsake, un de ces albums dans lesquels nos grands-mères épanchaient le trop-plein de leurs cœurs, au temps où Napoléon III régnait sur les Français charmés.

Habillé de maroquin à grain long couleur de grenache, frappé d'un losange d'or, l'album contient des pensées, des poèmes, des peintures, de petites aquarelles rehaussées de gouache, des sépias, et des bouquets de papier de riz découpés, collés, et peints.

Presque toutes les peintures représentent ce genre de paysage où le chien Fido, tondu en lion, vient expirer sur le mausolée d'Éléonore, où le Solitaire du Pont du Torrent, coiffé d'un

schapska joue de la lyre – commode instrument – parce que Pulchérie a fui avec Almanzor. La nacelle y abonde ainsi que le donjon, la mine, le troubadour, les vergiss-meinnicht et cette fleur en molleton des Pyrénées qui pousse sur l’alpe et qu’on nomme edelweiss. Prévoyante nature, dirait Bernardin, qui plante la laine dans la neige pour le réconfort du voyageur frileux. Il y a aussi la vue de Pointe-à-Pitre ; une feuille cueillie à Sainte-Hélène, et le portrait – présume Colette – de la propriétaire de l’album, une dame à la fois correcte et hallucinée.

Cet album fend le cœur inexplicablement comme certains tombeaux de jeunes filles que l’on n’a pas connues. C’est qu’il est le tombeau de la femme que nous ne connaissons plus, celle qui avait la jupe longue et des bandeaux. Cette femme-là ne pensait pas, elle aimait ; quand on lui disait d’attendre, elle attendait ; quand on lui apprenait : « Votre mari vous trompe ! » au lieu d’abattre le volage, elle murmurait sagement : « C’est un homme ! » Et puis elle savait se taire ; et puis elle savait pleurer.

Elle est morte en même temps que ces autres douceurs du monde : le capiton, la veilleuse, la bassinoire et la politesse.